

Espagne, Algérie et Tunisie

Lettres à Michel Chevalier par P. de Tchihatchef (1880)

Mais si la gorge de la Chiffa est considérée à bon droit comme la localité la plus remarquable de cette contrée, à cause des sublimes beautés que la nature y déploie, Blidah offre également un grand intérêt, relativement à certaines œuvres du travail et de l'industrie de l'homme. C'est dans ce nombre qu'il faut ranger les plantations d'Orangers, le Bois sacré et le Jardin nouveau.

La culture de l'Oranger et du Citronnier (y compris les diverses variétés) occupe à Blidah et dans ses environs les plus rapprochés, une superficie de terrain pouvant être évaluée, en chiffres ronds, au delà de 150 hectares et le nombre d'arbres à environ 30 000 pieds. Le produit de cette culture constitue un article assez important d'exportation à l'étranger, car en défalquant la quantité consommée dans l'Algérie même, on peut admettre que plus de 15 000 caisses sont annuellement exportées dans les différents ports de la France et de l'Angleterre au prix moyen de 17 francs la caisse, ce qui représenterait 255 000 fr., somme considérable pour une petite ville de dix mille habitants. Au reste, la production de Blidah même n'est qu'une fraction minime de celle fournie par les vastes cultures d'Orangers et de Citronniers qui se rattachent aux environs plus éloignés de la ville, en s'étendant à travers la plaine de la Metidja jusqu'à Kolea et Cherchel.

Mais ce qui constitue l'importance de cette culture, c'est moins son étendue et le chiffre de ses produits que la qualité de ces derniers, car il n'est pas de localité en Europe peut-être où ce délicieux fruit réunisse au même degré qu'à Blidah (ainsi qu'à Bougie) les proportions requises entre les substances acides et sucrées, et c'est cette combinaison heureuse, de nature à rendre le fruit ni trop aigre ni trop doux, tout en lui conservant son arôme, qui donne à l'orange de Blidah une supériorité marquée sur les espèces les plus renommées, telles que les oranges de l'Andalousie et de Malte. Et pourtant, Blidah n'est point au niveau de la mer, mais bien à une altitude de 250 mètres, et il en résulte une différence annuelle de température entre Blidah et Alger plus considérable que les différences altitudes respectives ne le feraient supposer.

Quant aux moyennes saisonnières, la moyenne estivale de Blidah est supérieure à celle d'Alger; tandis que cette dernière ville a des moyennes hivernales et automnales plus élevées que Blidah, ainsi que le font voir les chiffres suivants :

	Alger	Blidah
Moyenne hivernales	12°5	10°6
Moyenne printanière	16°	16°2
Moyenne estivale	23°7	26°6
Moyenne automnale	19°6	17°6

Sans offrir l'avantage d'une industrie productive ou d'utilité pratique, le Bois sacré et le Jardin nouveau méritent l'attention de l'observateur, le premier, comme un ancien monument culturel de l'époque de la domination arabe, et le deuxième, comme un exemple curieux des conditions favorables dont jouissent le sol et le climat de Blidah.

Le Bois sacré (autrement nommé le Bois des Oliviers) est une réunion d'arbres et de buissons divers, plantés jadis par les Arabes, tout autour d'un marabout qui, aujourd'hui encore, est pour eux l'objet d'une profonde vénération. Ces plantations, destinées à rendre

hommage à un souvenir religieux, se multiplièrent successivement en embrassant un espace assez vaste, livré actuellement à l'usage du public. Son enceinte n'est pas délimitée par un enclos quelconque et se confond avec les jardins potagers de la ville. Néanmoins, les massifs de vieux arbres qui les composent ont quelque chose de vénérable, et le désordre pittoresque dans leur disposition, ainsi que l'absence d'avenues régulièrement tracées, annoncent que ce jardin solitaire appartient au passé et non plus à notre époque.

Parmi les oliviers centenaires qui s'y trouvent, j'ai mesuré des troncs de 4m,35 et de 4m,10 de circonférence. La Bruyère arborescente (*Erica arborea*) présente également une vigueur peu commune. La majorité des arbres sont exotiques (j'en ai compté 40 espèces, dont 17 étaient en fleur) et dans ce nombre je mentionnerai un *Eucalyptus globulus* dont le tronc mince et droit comme le mât d'un vaisseau, s'élance à une hauteur d'environ 30 mètres; j'y ai remarqué également un *Magnolia Yulan* en fleur, c'est un arbre peu cultivé en Algérie, parce qu'il n'y vient pas bien, ce qui, certes, ne tient pas à un défaut de rusticité, car il supporte les hivers de Paris, où on le voit entre autres aux Champs-Élysées.

Si le Bois sacré est remarquable comme souvenir du passé, le Jardin nouveau se recommande particulièrement comme une création récente, car il y a dix ans, l'espace aujourd'hui entouré d'une clôture élégante, revêtu de belles plantations et sillonné d'allées ombragées, faisait partie de la plaine où l'on jetait les décombres et les immondices de la ville. Or, il n'a fallu que ce court laps de temps, pour permettre aux végétaux exotiques qui y sont cultivés (j'en ai compté 43 espèces dont 19 en fleur) et, d'atteindre un développement et une vigueur remarquables, malgré les violentes crises atmosphériques auxquelles Blidah, comme Alger, se trouve exposé, fort rarement, à la vérité, et dans des années tout à fait exceptionnelles. C'était une de ces années que nous traversions, car non seulement l'hiver avait été plus froid qu'à l'ordinaire, tant à Alger qu'à Blidah, mais encore les perturbations équinoxiales du mois de mars, sensibles sous toutes les latitudes, avaient acquis en Algérie plus d'intensité que dans les années normales. Au moment où nous étions, la température avait soudainement baissé au point que, dans notre hôtel même, malgré un bon feu de cheminée, nous ne pûmes faire monter le thermomètre au-dessus de 12 degrés, tandis que les montagnes se couvraient de neige, ce qui rendait complètement impossible l'excursion que nous avions projetée aux Cèdres, en sorte que nous dûmes nous borner aux environs les plus rapprochés de la ville. En tout cas, je tenais à ne point quitter Blidah avant le 18 mars, afin d'assister à une solennité religieuse qui devait avoir lieu ce jour dans le cimetière arabe dont j'ai parlé plus haut. Cette solennité, célébrée dans toutes les contrées musulmanes, puisqu'elle se fait en commémoration du jour de la naissance du prophète (la fête du Mouloud), revêt à Blidah un caractère particulièrement important, parce que le cimetière de cette ville a l'honneur de posséder le tombeau du marabout Sidi-el-Kébir. La cérémonie devait avoir lieu le soir à la lumière des torches, et la foule qui depuis plusieurs jours arrivait des villes et des villages limitrophes, promettait de donner à cette fête nocturne une grande animation.

Le jour sacré fut inauguré de bonne heure par une procession; malgré le vent et la pluie, elle se rendit au Bois sacré pour saluer le tombeau du saint qui s'y trouve, et autour duquel sont venus se grouper les beaux arbres dont ce lieu est ombragé. La cérémonie pratiquée devant le tombeau rappelle les pieux subterfuges employés si souvent par les pontifes de l'antiquité (sans compter leurs successeurs chrétiens). Un marabout s'étant introduit dans l'intérieur du cénotaphe dont le cercueil du saint est recouvert, faisait entendre des voix et des murmures confus, recueillis par les assistants comme autant d'échos vénérables de l'entretien entre le saint et le marabout; le peuple s'empressait de déposer avec respect sur le cénotaphe nombreuses pièces de monnaie, large

dédommagement pour le pieux marabout des fatigues causées par la conversation sacrée, mais fort criarde, dont il avait régalaé les croyants.

Le grand marabout du cimetière fut plus favorisé par le ciel que son confrère moins important du Bois sacré, car après le coucher du soleil, la pluie cessa et le temps devint calme et beau. Nous nous empressâmes de nous transporter sur l'Oued-Kébir et remontâmes de là au cimetière où un spectacle vraiment enchanteur s'offrit à nos regards. Les beaux rochers dont le cimetière est entouré, ainsi que le vaste espace occupé par les monuments sépulcraux, étincelaient de mille feux, se reflétant sur les burnous blancs de la foule d'Arabes groupés de la manière la plus pittoresque et la plus variée; les uns accroupis autour d'un âtre improvisé où une broche robuste faisait tourner un mouton, d'autres juchés sur des rochers avec toute l'immobilité orientale, leur donnant l'apparence d'autant de statues blanches, d'autres enfin se pressant autour des processions dirigées vers la tombe du marabout Sidi-el-Kébir, foyer principal de la fête religieuse. Parmi les individus qui composaient ces processions, figuraient en premier lieu les porteurs d'appareils, illuminés par des bougies, ayant la forme de cages ou de pyramides faites en fil de fer, ornés de fleurs et de bougies. Ces illuminations portatives, à la vérité d'une nature assez grossière, n'en produisaient pas moins un effet vraiment féérique, lorsque suspendues à une gaule, dont chaque extrémité était tenue par un homme, elles circulaient en se balançant, au milieu de la foule, pour venir s'arrêter devant le marabout de Sidi-el-Kébir, où tous les processionnaires entonnaient des chants sacrés, auxquels répondait une salve de cris poussés par les femmes, cris dont les sons stridents, tantôt prolongés, tantôt saccadés, rappelaient à s'y méprendre les glapissements des chacals. Non seulement les processionnaires, mais encore toute la foule qui les suivait, ou faisant haie des deux côtés, portaient des bougies que des marabouts vendaient à l'entrée du cimetière, indifféremment aux musulmans et aux chrétiens. Pendant que les processions circulaient et se croisaient les unes les autres, des groupes nombreux se formaient autour des improvisateurs en guenilles, dont les lazzis provoquaient des rires bruyants parmi les assistants, munis eux aussi de bougies.

Nous eûmes de la peine à nous frayer un passage à travers cette foule (de 4 à 5000 individus) et à redescendre dans le ravin de l'Oued-Kébir, pour gagner notre voiture et retourner à l'hôtel.

Cette fête religieuse se prolongea non seulement toute la nuit du 18 mars, mais devait se reproduire pendant une semaine dans toutes les villes habitées par des musulmans, surtout à Blidah, à cause de la grande vénération qu'inspirait la mémoire du marabout Sidi-el-Kébir; elle m'a surtout frappé par les deux faits suivants: d'abord l'extrême bienveillance et tolérance religieuse, car, non seulement les Arabes admettaient avec empressement la participation des chrétiens à leur fête sacrée, en leur offrant des bougies, mais encore ils leur permettaient de pénétrer partout, sans distinction de sexe, de nationalité et de religion, puisque plusieurs Européens, comme ma femme et moi, se trouvaient au milieu des femmes arabes, au point que les chrétiens nombreux des deux sexes circulaient jusque dans les endroits réservés exclusivement aux vrais croyants, en ne rencontrant partout qu'une courtoisie et une sympathie souvent exprimées en fort bon français. Une autre particularité qui me parut très remarquable, c'est l'absence complète de la moindre exaltation fanatique dans l'exercice même des cérémonies religieuses; elles avaient toutes le caractère plutôt d'un divertissement joyeux auquel tout le monde, sans réserve aucune, était appelé à prendre part.

Combien ce tableau de tolérance et de charité contraste avec celui que présentent en Turquie les fêtes religieuses; et puisque sur plusieurs points de la Turquie tels que Damas, Alep, etc., le fanatisme et l'intolérance sont déployés par la même race arabe qui habite l'Algérie, il faut nécessairement en conclure que ce changement frappant est dû au contact avec les Français, changement qui certes n'est point maintenu par la crainte, car

au milieu de l'énorme foule réunie au cimetière arabe, il n'y avait pas un seul agent de police, pas un seul soldat ; et d'ailleurs les représentants de la force publique n'eussent pas suffi ni pour mettre les Européens isolés à l'abri des insultes, ni pour punir ceux qui les auraient commises.

Bien que cette solennité religieuse ait été favorisée par le ciel, qui, comme pour rendre hommage au prophète, s'était dépouillé de ses sombres nuages et laissa briller pendant la nuit toutes les étoiles du firmament, la température continuait à être fort basse pour la saison, et les montagnes conservaient leur linceul blanc ; il ne fallait donc pas songer pendant quelque temps encore à aller visiter les Cèdres. C'est ce qui nous décida à ne plus ajourner notre retour à Alger. Mais, comme malgré le froid et un vent glacial, le temps n'était pas à la pluie, nous voulûmes mettre à profit une éclaircie pour effectuer notre retour, non par le chemin de fer, mais en décrivant un large circuit, afin de nous diriger d'abord vers le point du littoral où se trouve le célèbre Tombeau de la chrétienne, et de là, gagner El-Affroun, situé sur le grand réseau de la voie ferrée reliant Oran à Alger, en passant par El-Affroun.

- En conséquence, le 19 mars, nous quittâmes Blidah, par une matinée très belle, mais tellement fraîche, qu'à neuf heures du matin le thermomètre, à l'ombre, n'était qu'à 3°,9 et au soleil 8°,7, tandis que la nuit précédente il était descendu à 0,5.

Nous franchîmes la Chiffa sur un pont en pierre ; la plaine verdoyante et bien cultivée que nous traversâmes, était bordée au nord par une chaîne de hauteurs arrondies, sur l'une desquelles brillaient les maisons blanches de Kolea, et au sud par une chaîne montagneuse dont le massif de Milianah fait partie et dont les sommets portaient encore çà et là des taches de neige.